

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Au moulin Légaré

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 42, Number 2 (248), April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32661ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (2000). Au moulin Légaré. *Liberté*, 42(2), 84–86.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Rêverie

JEAN-PIERRE ISSENHUTH
AU MOULIN LÉGARÉ

Tout est sec, cette fin d'août. Les plantes mal enracinées dépérissent et meurent. À Saint-Eustache, la rivière du Chêne a rarement été aussi basse. En aval de la digue, la végétation a envahi les parties de son lit qui ne sont pas une dalle de pierre. Voilà où nous en sommes, et pourtant le sarrasin s'accumule dans le grenier du moulin. En dépit de la rareté de l'eau, il faut moudre.

Le meunier sort lever la vanne. À l'étage des meules, dans la poudre blanche qui couvre tout (c'est presque du sable, et « les moulins du désert¹ » de Rimbaud sont en train de prendre un tour nouveau ; la sécheresse est là, et les meules, même si elles ne ressemblent guère aux siennes, l'écluse est levée, il ne manque que les calvaires et les îles), on entend gronder l'eau qui s'engouffre sous le plancher.

Le frein à vis desserré, la roue immergée horizontalement commence à tourner avec une force rentrée qui donne conscience de ses réserves, et tout le moulin Légaré se met en branle.

Par la vertu des arbres, des courroies, des poulies, des engrenages, des trémies, des comes, des excentriques, des élévateurs à godets — quelques rêves mécaniques de Léonard en action —, les deux étages s'animent sous l'impulsion d'une seule roue.

1. « Enfance », dans *Illuminations, Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, (Coll. « Bouquins »), 1992, p. 162.

« Tonnerre, ruisseau, moulin.² » Ces mots, venus de si loin, précisément du nom d'un lieu-dit des Vosges pendant la drôle de guerre, quel sens leur prêter ici, maintenant? Il n'y a pas de tonnerre, qui donnerait de l'eau à Saint-Eustache, mais la rivière du Chêne est réduite à l'état de ruisseau, et le moulin, j'y suis. Entendez la douceur du mot, son détachement. Pour la cadence, « moulin » dépend de ses prédécesseurs, « ruisseau » et « tonnerre », mais sans partager avec eux aucune sonorité. « Moulin », c'est la douceur de la vie contre la fureur de l'eau et des airs, dont elle a besoin. Comment la douceur de la farine existerait-elle sans violence? Quand la douceur n'est pas de la réalité anéantie, broyée, moulue, c'est de la guimauve.

Avec l'ébranlement général commencent les bruits du travail. Dans les aigus, le crépitement du sarrasin dans le nettoyeur. Dans les graves, le ronronnement égal de la meule qui chasse la farine par ses stries orientées. Quelque part entre ces bruits, le roulement léger du blutoir, le glissement du grain et des courroies, le chuintement des engrenages. Il n'y a de silencieux que la farine blanche et le son noir dont l'immobilité fait penser à une fin du temps.

Le moulin Légaré tourne depuis plus de deux siècles. Il a vu passer l'armée de Colborne, il a entendu les boulets égratigner l'église. Du petit pont tout proche, on la voit presque entière par la trouée de la rivière.

Pour l'oreille, à coup sûr, et à certains égards pour l'œil, c'est une église parfaite. L'Orchestre symphonique de Montréal y enregistre. Elle héberge un Casavant de trente jeux bien adapté à son espace. Étrange que les dimanches on y chante des airs assez proches des tounes de Roch Voisine. Ces airs font-ils moins mal aux pierres que les canons de Colborne? Qu'est-ce qui serait digne des murs, et à plus forte raison des fidèles? Pour aider les fidèles à trouver un point à égale distance du parasitage extérieur

2. René Char, « Donnerbach Mühle », dans *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, 1967, p. 182.

et du pillage intérieur par « sollicitation gloutonne et mal-séante de l'imagination³ », le silence serait préférable, ou l'orgue. Peut-être la cascade d'une fugue à cinq, ces jours secs. Mais on chante de la guimauve.

Je me replie sur le moulin. Les lettres d'Ignace d'Antioche⁴ ou les vers de Trakl, que Rina Lasnier a quelquefois prolongés sans les connaître, y sonnent juste.

*Pain et vin de la vie juste⁵,
Dieu, dans tes mains charitables,
L'homme remet la fin obscure,
Toutes les fautes et le rouge tourment⁶.*

Les fidèles du moulin sont des écoliers obligés, des gens curieux de technique ancienne ou des flâneurs estivaux en quête de patrimoine ou de folklore. J'y cherche la violence féconde d'où la douceur descend, « comme un panier⁷ », et la compagnie d'une machine équilibrée, étrangère à la désuétude planifiée et qui ne sacrifie pas plus à la complexité qu'à son contraire.

FIN

3. Robertson Davies, *Lire et écrire*, Montréal, Leméac, 1999, p. 52.

4. *Initiation aux Pères de l'Église*, par Johannes Quasten, traduit de l'anglais par J. Laporte, Paris, Les Éditions du Cerf, 1960, tome premier, p. 75-89.

5. Qu'est-ce que la vie juste ? Le produit d'un écrasement par une meule ou un pressoir qui, pour Trakl, sont les mains de la charité de Dieu.

6. « Âme d'automne », dans Georg Trakl, *Œuvres complètes*, traduites de l'allemand par Marc Petit et Jean-Claude Schneider, Paris, Gallimard, 1978, p. 105.

7. Arthur Rimbaud, « Mystique », dans *Illuminations*, op. cit., p. 173. Derrière « la douceur fleurie des étoiles et du ciel, et du reste », qui « descend devant notre face », quelle violence préside aux phénomènes cosmiques ! Douceur fleurie : farine tombée des meules de l'espace, comme celle qu'a étreint le Roi pour qu'elle le broie (« Qui racontera / Que mourant, les bras écartés, j'ai tenu le soleil sur ma poitrine comme une roue ? », Paul Claudel, *Tête d'Or*, Paris, Mercure de France, 1959, première version, p. 160, seconde version, p. 312).